

LE THÉORÈME DU PERROQUET

A Montmartre, Pierre Ruche, libraire à la retraite et paralytique, reçoit une mystérieuse lettre d'Amazonie, écrite peu avant sa mort par son ami Elgar Grosrouvre. Ce dernier lui lègue une fabuleuse bibliothèque consacrée aux mathématiques. Pour comprendre les circonstances étranges du décès d'Elgar, Pierre, avec sa compagne et ses trois enfants, devra se remettre à l'étude des mathématiques...

Elgar a-t-il été assassiné par un groupe mafieux voulant s'approprier ses recherches? Il aurait en effet percé un terrible secret et résolu de célèbres conjectures introuvables, comme celle de Goldbach ou celle de Fermat. S'est-il suicidé ou bien a-t-il péri dans un accident en voulant détruire par le feu le résultat de ses travaux? La bibliothèque que lui a léguée Elgar est peut-être l'endroit où se cachent les réponses aux fameuses énigmes...

Cette excursion aux pays des nombres revient sur la naissance des mathématiques et sur tous les lieux où cette science s'est transformée au fil du temps, de l'Inde à l'Égypte, de Syracuse au Caucase, jusqu'aux séances de l'Académie des Sciences. Denis Guedj mêle l'humour, le suspense et le respect de l'histoire scientifique, et à l'aide d'une intrigue à plusieurs énigmes retrace l'avènement des plus grandes avancées en matière de trigonométrie, d'algèbre, d'arithmétique, de géométrie et de probabilité.

Denis Guedj est mathématicien et professeur d'histoire et d'épistémologie des sciences à l'Université Paris VIII. Il est auteur de romans, La Méridienne (Robert Laffont, 1997),

Le Théorème du perroquet (*Seuil, 1998*), Génis ou le Bambou parapluie (*Seuil, 1999*) et d'essais, La Révolution des savants (*Gallimard, 1988*), L'Empire des nombres (*Gallimard, 1996*), et Le Mètre du monde (*Seuil, 2000*).

Denis Guedj

LE THÉORÈME
DU PERROQUET

r o m a n

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-106813-9
(ISBN 2-02-030044, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, septembre 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

A Bertrand Marchadier

Merci à Brigitte, Jacques Binsztok, Jean Brette,
Christian Houzel, Jean-Marc Lévy-Leblond,
Isabelle Stengers.

Nofutur

Comme tous les samedis, Max avait fait sa virée aux Puces de Clignancourt ; il s'y était rendu à pied, par le nord de la butte Montmartre. Après avoir farfouillé chez le vendeur où Léa avait échangé les Nike tachés que Perrette lui avait offerts la semaine précédente, il entra dans le grand hangar des surplus coloniaux et se mit à fouiller dans un gros tas d'objets hétéroclites quand, tout au fond du local, il aperçut deux types bien mis très excités. Il pensa qu'ils se battaient. Ce n'était pas son affaire. C'est alors qu'il découvrit le perroquet ; les deux types tentaient de le capturer.

Ça devenait son affaire.

Le perroquet se défendait à grands coups de bec. Le plus petit des deux types lui saisit le bout de l'aile. Vif comme l'éclair, le perroquet se retourna et lui mordit le doigt jusqu'au sang. Max vit la bouche du petit type s'ouvrir dans un cri de douleur. L'autre type, le grand, furieux, assena un terrible coup de poing sur la tête du perroquet. Max s'approcha, il crut entendre le perroquet groggy hurler : « A l'assas... A l'assas... » L'un des types sortit une muselière. Museler un perroquet ! Max fonça.

Au même moment, rue Ravignan, Perrette, retenant sa respiration tellement était forte l'odeur d'huile de vidange, entra dans la chambre-garage. Elle écarta les tentures du lit à baldaquin et tendit une lettre à M. Ruche. Un

timbre gros comme une patate illuminait l'enveloppe. Un timbre des postes brésiliennes ! Perrette remarqua que la lettre avait été postée plusieurs semaines avant. Le cachet indiquait qu'elle venait de Manaus. M. Ruche ne connaissait personne au Brésil, encore moins à Manaus.

*Monsieur Pierre Ruche
1001 feuilles
Rue Ravignan
Paris XVIII^e FRANCE*

La lettre lui était bien adressée. Mais le numéro de la rue manquait et l'adresse était drôlement écrite : « 1001 » au lieu de « Mille et Une ».

Manaus, août 1992

Cher πR ,

La façon dont j'écris ton nom t'indiquera qui je suis. Ne t'étouffe pas, c'est moi, Elgar, ton vieil ami, que tu n'as pas revu depuis... un demi-siècle, oui, oui, j'ai fait le compte. Nous nous sommes quittés après notre évasion, t'en souviens-tu, c'était en 1941. Tu voulais partir, me disais-tu, poursuivre une guerre que tu n'avais pas encore commencée. Moi, je voulais quitter l'Europe, pour clore celle qui à mes yeux n'avait que trop duré. C'est ce que j'ai fait. Après notre séparation, je me suis embarqué pour l'Amazonie, où je vis depuis. J'habite près de la ville de Manaus. Tu en as sûrement entendu parler, la capitale déchue du caoutchouc.

Pourquoi je t'écris après tant d'années ? Pour t'avertir que tu vas recevoir un chargement de livres. Pourquoi toi ? Parce que nous étions les meilleurs amis du monde et que tu es le seul libraire parmi mes connaissances. Je vais t'envoyer ma bibliothèque. Tous mes livres :

quelques centaines de kilos d'ouvrages mathématiques.

Il y a là tous les bijoux de cette littérature. Tu t'étonneras sans doute qu'à propos de mathématiques je parle de littérature. Je peux t'assurer qu'il y a dans ces ouvrages des histoires qui valent celles de nos meilleurs romanciers. Des histoires de mathématiciens comme celles, je cite au hasard, des Persans Omar al-Khayyām ou al-Tūsī, de l'Italien Niccoló Fontana Tartaglia, du Français Pierre Fermat, du Suisse Leonhard Euler. Et tant d'autres. Des histoires de mathématiciens, mais aussi des histoires de mathématiques ! Tu n'es pas obligé de partager mon point de vue. En cela tu serais de ceux, innombrables, qui ne voient dans ce savoir qu'un ramassis de vérités baignant dans un triste ennui. S'il t'arrivait un jour d'ouvrir l'un de ces ouvrages, offre-moi, vieil ami, de te poser cette question : « Quelle histoire ces pages me racontent-elles ? » Tu regarderas alors, j'en suis sûr, ces mathématiques opaques et ternes sous une tout autre lumière, qui te comblera, toi, l'insatiable lecteur des plus beaux romans. Laissons cela.

Dans les caisses que tu réceptionneras bientôt se trouve ce qui à mes yeux constitue le meilleur de l'opus mathématique de tous les temps. Tout y est.

C'est, n'en doute pas, la plus complète collection privée d'ouvrages mathématiques jamais réunie. Comment ai-je pu la constituer ? Toi le vieux libraire, quand tu les auras sous les yeux, tu n'auras pas de peine à imaginer ce que cela m'a coûté. En temps, en énergie. Et en argent, bien sûr ! Des fortunes !! il y a là, tu le découvriras toi-même, des originaux, vieux parfois de cinq siècles, que j'ai pu me procurer après des années de... chasse, c'est le mot. Comment ai-je pu me les offrir ? Tu comprendras que sur le sujet je garde un silence pudique. Cela n'a pas toujours été en empruntant les voies les plus intègres, et en utilisant les moyens les plus licites mais sache qu'au-

cun de ces ouvrages n'est taché de sang. Peut-être, seulement, ça et là, de quelques gouttes d'alcool, et de troubles compromissions.

Ces livres que j'ai choisis un à un et que j'ai mis des décennies à rassembler s'offraient à moi, et à moi seul! Chaque soir, je choisissais ceux avec qui j'allais passer une longue nuit de veille. Nuits de volupté, nuits torrides et moites de l'équateur. Cela valait, crois-moi, celles, ardentes, que nous passions dans les hôtels autour de la vieille Sorbonne. Je m'égare.

Un mot encore. Si tu n'as pas changé, je prévois, concernant cette bibliothèque, que 1) connaissant ton peu d'attrait pour l'argent, tu ne la vendras pas, 2) connaissant ton peu d'attrait pour les mathématiques, tu ne liras aucun de ces ouvrages, et que, ainsi, tu ne les détérioreras pas plus qu'ils ne le sont déjà.

*Je t'embrasse.
Ton vieil Elgar.*

La provocation de la dernière phrase était évidente. Elgar Grosrouvre n'avait pas changé. M. Ruche se jura qu'il allait pour une fois contrecarrer les plans tordus de son ami. Ces livres, s'il les recevait, il se promit qu'il allait les lire ET les vendre.

C'est exactement ce que Grosrouvre avait prévu! Celui-ci savait que Ruche n'avait qu'un seul moyen de réaliser son double projet : d'abord lire les ouvrages, ensuite seulement les vendre. Et il savait que, les ayant lus, jamais Ruche ne pourrait les vendre.

En Amazonie? Qu'est-ce qu'il était allé faire là-bas? Et pourquoi cette ville, Manaus? Perdu dans ses pensées, M. Ruche n'avait pas remarqué les deux notes ajoutées au recto de la deuxième page.

N.B. 1. Les beaux cartons que je m'étais évertué à confectionner ont craqué. J'ai dû en catastrophe fourrer les ouvrages dans n'importe quel ordre à l'intérieur de grandes caisses. Il te faudra, cher πR , les reclasser et les ranger suivant les principes qui te conviendront le mieux. Mais ce n'est déjà plus mon affaire.

N.B. 2. Peut-être viendrai-je te rendre visite. Vu nos âges avancés cela ne pourrait être que dans un bref délai. Me reconnâitras-tu ? Je suis tout gris, j'ai le front bleui par l'humidité et les pieds rougis par la chaleur. Dans ces forêts d'Amazonie d'où je t'écris, je suis, je crois, devenu un vieux sorcier.

La rue Ravignan est une rue pentue. Large et courte. A un bout, la place Émile-Goudeau avec une fontaine et deux bancs, et le Bateau-Lavoir, l'ancien atelier des peintres de Montmartre. Une place penchée ! A l'autre bout, un confluent formé par les rues des Abbesses et d'Orchampt.

Bien ancrée à mi-pente, *Les Mille et Une Feuilles*, la librairie de M. Ruche.

Vu la petitesse des magasins de la Butte, elle peut être considérée comme une boutique spacieuse. Pierre Ruche l'a voulue ainsi.

Les livres compressés sur des rayonnages étriqués étaient l'une des choses qui le mettaient le plus en fureur. Il ne supportait pas, à l'inverse, de les voir avachis sur une étagère. C'est comme les gens, aimait-il à dire, isolés, ils ne se tiennent pas, entassés, ils ne se supportent plus. Ni le métro à six heures, ni la place de la Concorde le 15 août à midi.

Laisser les livres respirer était l'un des principes qu'il avait inoculés à Perrette Liard, la frêle jeune femme qui travaillait à ses côtés. Perrette l'avait mis à profit, surtout depuis qu'elle avait la charge complète

de la librairie, après le terrible accident de M. Ruche. Des petits matins aux grands soirs, elle campait sur le front : clients, fournisseurs, commandes, ventes, rangement, comptabilité, retours. Elle faisait tout et le faisait bien.

Max, le nez égratigné, l'oreille écorchée, la joue bleuie, le pantalon sinistré, poussa la porte de la salle à manger-salon. A onze ans, Max avait déjà l'âme d'un chineur. De ses tournées aux Puces, il rentrait chaque fois avec un objet insolite et de valeur. Cette fois, l'objet portait plumes et puait.

Un perroquet mal en point était juché sur sa main indemne. Max déposa l'oiseau sur le dossier d'une chaise près de la table basse où Jonathan et Léa, ses frère et sœur, finissaient leur petit déjeuner. Ils jetèrent un coup d'œil en direction du perroquet.

Haut d'une quarantaine de centimètres, il vacillait sur ses pattes sombres. Son plumage vert était maculé ; sous la poussière, on devinait que le bout des rémiges était d'un rouge vif éclatant. Ce qui surprenait, c'était le bleu du front. Au milieu de la tache bleue, il y avait une sale blessure. L'oiseau avait du mal à garder les yeux ouverts. Deux iris d'un noir profond cerclé de jaune.

Avant tout, le laver ! L'oiseau se laissa faire, indifférent. Le paquet de coton y passa. Max nettoya les plumes, puis les pattes. Lorsqu'il voulut s'attaquer au bec, cela faillit mal tourner. Les yeux de l'oiseau étincelèrent, mais la flamme vacilla. On put croire qu'il allait s'écrouler. Il trouva la force de battre des ailes et décolla. Voletant malhabilement, il se posa sur la corniche de plâtre surplombant la cheminée et s'endormit instantanément, la tête pliée vers l'arrière, enfouie dans les plumes du dos.

D'un seul étage, surélevée par une soupente, la maison

se déployait sur une dizaine de mètres le long de la rue Ravignan. En façade, la librairie et le garage, séparés par un couloir donnant sur une cour. Au centre de la cour, un vieux laurier ; au fond, deux ateliers d'artiste attenants.

Au-dessus de la librairie et du garage, l'appartement occupait la totalité du premier étage. Une petite cuisine à l'américaine ouverte sur une salle à manger-salon dont un mur entier était mangé par une gigantesque cheminée. Perrette occupait l'ancienne chambre de M. Ruche. Max, son plus jeune fils, régnait sur une petite pièce coincée entre des toilettes minuscules et une spacieuse salle de bains.

Le rez-de-chaussée était ouvert sur la rue, tandis que le premier étage donnait sur la cour intérieure qu'il surplombait grâce à un long balcon de type provençal. Depuis la cour, on accédait à l'appartement par un étroit escalier. L'agencement de l'espace avait quelque chose de mauresque. Appuyée sur le mur ouest, une fontaine ; son antique robinet de plomb n'avait jamais su empêcher l'eau de s'égoutter dans une vasque aux formes orientales.

La soupenite avait été divisée en deux chambres symétriques que Jonathan-et-Léa, les jumeaux, s'étaient partagées. La présence d'un minuscule cabinet de toilette en haut des escaliers obligeait à faire un coude pour pénétrer dans les chambres. Le toit d'ardoises était troué par un couple de Vélux panoramiques qui laissaient pénétrer la lumière dans la journée et l'obscurité relative des grandes cités durant la nuit.

Spatonautes des soupentes, dès qu'ils rejoignaient leurs chambres, Jonathan-et-Léa se branchaient sur le ciel et les nuages, la lune et les étoiles. Bref, grâce à ces deux lames de verre, ils participaient de l'infinité du monde.

Et, dans la cour, il y avait le « monte-Ruche » ! M. Ruche l'avait fait construire après l'accident qui l'avait laissé

paralysé des jambes dix ans plus tôt. Il s'inspirait des monte-fûts que l'on trouve dans la plupart des cafés de Paris. Habituellement situés derrière le bar, cachés par une trappe, ils servent à hisser les casiers à bouteilles et les fûts de bière entreposés dans la cave. Dans la cour de la rue Ravignan, au lieu de fûts, c'était M. Ruche que le monte-Ruche hissait depuis la cour jusqu'au balcon du premier étage. M. Ruche faisait rouler son fauteuil sur la plate-forme, bloquait les roues et actionnait l'élévateur à l'aide d'une commande électrique. Un superbe parasol fixé à la plate-forme couronnait le tout. Il fallait le voir s'élever doucement dans les airs, royalement installé dans son fauteuil sous le parasol multicolore !

Après son accident, M. Ruche avait procédé à un autre aménagement. Il s'était fait une chambre bien à lui.

Sa vieille voiture ne lui servirait plus. Garée sous ses yeux, elle n'aurait cessé de lui rappeler le bon vieux temps où, pied au plancher, il sillonnait les petites routes de l'Ile-de-France. Il l'avait vendue. Du garage libéré, il avait fait sa chambre. De plain-pied avec la rue, il pouvait ainsi partir directement sur son fauteuil roulant faire son tour quotidien. Ce dont pour rien au monde il ne se serait passé. Par ces deux aménagements, il s'était rendu autonome, autant pour ses déplacements verticaux qu'horizontaux.

Parfois, quand il faisait chaud, une odeur d'huile de vidange remontait du sol. Et les souvenirs avec.

Dans le choix du mobilier, il s'était offert une fantaisie : un lit à baldaquin. Monument de tentures de velours pourpre occupant presque tout l'espace de la pièce. Quand M. Ruche en parlait, il disait « une couche royale pour un va-nu-pieds ».

Des baldaquins aux brodequins, il n'y a qu'un pas, que M. Ruche avait terriblement de mal à franchir. Dans un coin de la pièce, un meuble d'angle. Ce meuble était empli de chaussures. Sur la porte, un autocollant :

« On ne comprend pas ce qu'est la science de la chaussure, quand on ne comprend pas ce qu'est la science »
(Platon, *Théétète*).

Depuis belle lurette, dans sa maison de la rue Ravignan, M. Ruche n'attendait plus rien ; il s'était embarqué dans une fin de vie en pente douce. Poussé par la brise des ans, il filait vers une éternité d'absence. Et voilà qu'une lettre, qu'il tenait toujours dans la main après que Perrette eut quitté discrètement la chambre-garage, une lettre écrite par un revenant du bout du monde, prétendait troubler la quiétude molle dans laquelle il s'était installé.

Ce matin, l'odeur d'huile de vidange était plus forte que jamais.

Grosrouvre. Ils s'étaient connus dès leur première année d'université. Tous deux inscrits à la Sorbonne, Ruche en philo, Grosrouvre en maths. Après quelques années de fac, ils s'étaient piqués d'écrire. Ruche avait pondu un essai remarqué sur l'ontologie, Grosrouvre avait publié une plaquette bien documentée sur le zéro. Dans le petit monde étudiantin, on ne les avait plus appelés que « L'Être et le Néant ». Ils étaient inséparables. Quand, plusieurs années plus tard, Sartre avait publié son essai philosophique, M. Ruche s'était convaincu qu'il leur avait piqué le titre. Mais il n'avait aucune preuve.

M. Ruche s'installa dans son fauteuil, ouvrit la porte de la chambre-garage et partit pour son tour de quartier, préoccupé. Que lui voulait Grosrouvre ? Voulait-il, en fin de course, le faire chavirer pour l'empêcher de sombrer dans l'engourdissement ? Cadeau ou bombe à retardement ?

Revenu de sa promenade, il convoqua le menuisier de la rue des Trois-Frères. Dans le premier des deux ateliers d'artistes, il décida d'installer des rayonnages pour

accueillir les livres de Grosrouvre. S'ils arrivaient un jour... Car il y avait tout de même de quoi se questionner, Grosrouvre n'avait donné aucune raison pour expliquer son envoi. Cependant, lorsqu'il annonçait quelque chose, il le faisait, enfin s'il n'avait pas changé. Ces livres étaient bien capables de débarquer d'un jour à l'autre, *plusieurs centaines de kilos!* Et s'ils n'arrivaient pas, ce serait l'occasion de vider l'atelier et d'en faire une remise pour les livres du magasin.

– Ça sent la pisse de chat, ici ! jeta Perrette de fort méchante humeur.

Elle était arrivée comme d'habitude, sans faire de bruit. Elle se déplaçait comme sur un tapis d'air, mouvements libres, corps délié. On sentait qu'elle ne supportait pas d'avoir les gestes entravés. Elle revenait de chez le coiffeur, les cheveux encore plus courts qu'à l'ordinaire, bouclés, de jais, affichant un maquillage imperceptible. Elle était belle. Visiblement, cela n'avait aucune importance pour elle.

– Un perroquet, même dégoûtant, ne sent pas la pisse de chat, mère, rectifia Jonathan.

– A la rigueur, il sent la pisse de perroquet, précisa Léa.

– Un perroquet ?

Perrette le chercha du regard. Ils le lui désignèrent. Tout là-haut, affalé sur la corniche.

– Mettez-moi ça dehors !

– Il dort, m'man, dit Max réprobateur.

– Attendons qu'il soit réveillé, suggéra Léa qui ne tenait pas tellement à garder l'oiseau.

– Comme si dans cette maison il n'y avait pas assez de deux jumeaux, d'un sourd et d'un hémiplégique ! éclata Perrette. Il faudrait en plus un perroquet ?

Toute à sa fureur, elle n'avait pas entendu le chuintement du fauteuil roulant. Elle devint pâle. Le fauteuil s'immobi-

lisa devant la cheminée. Perrette finit par articuler :

– Excusez-moi, M. Ruche.

– Et de quoi, Perrette ? Vous n’avez dit que la vérité ; c’est une description objective des occupants de la maison.

Elle était au bord des larmes. M. Ruche avait remarqué que depuis quelques jours elle était tendue.

– Cela vous va bien, vos cheveux, dit-il en faisant des petits ronds avec les doigts.

Elle le regarda, décontenancée.

– Quoi, mes cheveux ? (Passant sa main sur son crâne :) Ah, oui. Ils ont un peu forcé sur les bouclettes.

– Que je te raconte, mère.

Jonathan décida de rapporter à Perrette les circonstances de l’arrivée du perroquet. Ce n’est que lorsqu’il décrivit la conduite héroïque de Max qu’elle remarqua les marques sur le visage de son fils. Après les avoir examinées, elle estima qu’il n’y aurait pas de cicatrices.

– Qu’en pensez-vous, M. Ruche ? demanda-t-elle.

– Je pense qu’il n’y aura pas de cicatrices.

– Non. Pour le perroquet ?

– Je pense qu’il aura une cicatrice, lui.

– Non. le garder ou...

– Ah. Si on le jette dehors après ce que l’on vient d’apprendre, ce sera indubitablement de la non-assistance à perroquet en danger.

Ils éclatèrent de rire.

Sauf Max.

Il fixait sa mère depuis un moment. D’une voix calme :

– Tu refuserais vraiment de recueillir quelqu’un qui a besoin d’aide, m’man ?

Perrette se troubla, hocha la tête. La pensée qui l’obsédait depuis plusieurs jours revint à la charge. « Il faudra que je leur dise ; à quoi bon attendre ? », se dit-elle. Puis :

– Il parle ?

- Pas un mot... depuis qu'il est là, assura Max.
- Alors, on peut lui accorder un visa temporaire.

Chacun sous son Vélux, allongé sur son lit. Jonathan-et-Léa se répondaient d'une chambre à l'autre par la porte entrouverte.

– Pourquoi deux hommes, « bien mis », a précisé Max, s'acharnaient-ils à vouloir passer une muselière à un perroquet, au fond d'un hangar de surplus coloniaux ? demanda Jonathan.

- Pour l'empêcher de parler, pardi, répondit Léa.
- De parler ou de mordre ?

Trente-trois ans et trois mètres quarante de long à eux deux. Jonathan, l'aîné, Léa, la benjamine, à deux minutes trente près. A cet ordre d'arrivée – ou de départ – ils devaient celui de leur nom couplé : Jonathan-et-Léa, « J-et-L ».

Ces deux minutes trente de retard qui l'avaient faite seconde, Léa n'eut de cesse de les rattraper. En chaque occasion elle voulait être la première. Elle y parvenait généralement. Quant à Jonathan, qui n'avait pas demandé de commencer la paire, il se satisfaisait de cet avantage originel. *Les alouettes lui tombaient toutes cuites dans la bouche !*

Jonathan-et-Léa se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, c'est-à-dire que, comme elles, ils ne se ressemblaient pas du tout. Impossible d'être si semblables et si différents à la fois. Ils étaient le « même », mais sous des emballages différents. Seuls leurs yeux étaient identiques. Personne n'aurait pu différencier ceux du frère de ceux de la sœur. Ils avaient de grands yeux, du bleu pâle des jeans délavés.

Léa, cheveux courts, jeans et blouson, débardeur et tee-shirt, tennis, Nike ou Doc Martens. Des seins petits et

Pourquoi pas des deux ?

– Une infection se déclara et, après des souffrances terribles, Euler perdit l'usage de son second œil ; il était à présent totalement aveugle. Il s'y était préparé, certes. Il avait 59 ans, c'était avant l'incendie. Il restera aveugle dix-huit années. Dès que les douleurs cessèrent, il reprit son travail, se lançant dans la rédaction d'un grand ouvrage d'algèbre. Il engagea un jeune garçon tailleur possédant une belle écriture, pour qu'il écrive sous sa dictée. Euler décida de composer l'ouvrage de façon à ce que le jeune homme comprenne au fur et à mesure ce qu'il écrivait. Pour y parvenir, il fallait que le texte soit conçu de façon telle qu'en l'écrivant le jeune homme se forme en mathématiques. Quand le livre fut terminé, le garçon tailleur était capable de résoudre des problèmes d'algèbre réellement difficiles.

Cette histoire rappelait quelque chose à Max.

M. Ruche fut plus rapide :

– Ferrari, Ludovico Ferrari ! Cardan l'avait engagé comme commissionnaire et il est devenu un grand mathématicien !

– Mais c'était un démon, rappela Max. Le texte ne dit pas si le petit tailleur était un démon. Euler a continué à travailler et le garçon tailleur à écrire. Sa femme mourut, Euler avait 69 ans. Savez-vous ce qu'il a fait ? Il s'est remarié l'année suivante. Vous voyez, il n'est jamais trop tard. Et il s'est remarié avec la demi-sœur de sa première femme. Avec sa demi-belle-sœur.

– Cela ne peut pas m'arriver. Je n'ai pas eu de première femme, lança M. Ruche.

Max, que rien n'aurait pu arrêter, continuait :

– Durant les premiers jours du mois de septembre 1783, deux ans après l'incendie de sa bibliothèque, Euler eut des accès de vertiges, mais ils ne l'empêchèrent pas de calculer les mouvements des globes aéro... aérostatiques. Le 7 septembre, au repas de midi, il discuta avec

l'un de ses amis. Puis il s'amusa avec l'un de ses vingt-six petits-enfants. Pendant qu'il prenait son thé, il eut une crise d'apoplexie.

C'est quoi l'apoplexie ?

– C'est... le cœur qui flanche.

– Il s'écria : « Je me meurs ! » et perdit connaissance. Il mourut dans la soirée. Il avait 76 ans 5 mois et 3 jours.

– Enfin un qui ne meurt pas à 84 ans ! ne put s'empêcher de s'exclamer M. Ruche.

Max reposa le livre. Son visage devint grave. De ses petits yeux noirs, il fixait M. Ruche.

– S'il vous plaît, M. Ruche, ne prenez plus de thé.